

LA PERGOLA

Accrochage des collections

Exposition du
24 octobre 2017 au
20 mai 2018

exposition collective avec

Birgir Andrésón

Farah Atassi

Yves Bélorgey

Abdelkader Benchamma

David Bioulès

Daniel Buren

Nicolas Chardon

Andrea Büttner

Nick Devereux

Erik Dietman

Raphaël Denis

Noël Dolla

Mimosa Echard

Roland Flexner

Andy Goldsworthy

Laurent Grasso

Philippe Jacq

Véronique Joumard

Athiná Ioannou

Carlos Kusnir

Alison Knowles

Vincent Labaume

Pierre Leguillon

Stéphanie Majoral

Didier Marcel

Tania Mouraud

Renée Levi

François Morellet

Bernard Pagès

Gerwald Rockenschaub

Markus Raetz

Tobías Rehberger

Maxime Rossi

Stéphane Sautour

Jessica Stockholder

Francisco Tropa

Gérard Traquandi

Tatiana Trouvé

Ian Wallace

Jens Wolf

Kees Visser

Raphaël Zarka

Mrac

Musée régional d'art contemporain
Occitanie / Pyrénées-Méditerranée
146 avenue de la plage, Sérignan

LA PERGOLA

Du 24 octobre 2017 au 20 mai 2018

Birgir Andrésón, Farah Atassi, Yves BÉlorgey, Abdelkader Benchamma, David Bioulès, Daniel Buren, Andrea Büttner, Nicolas Chardon, Raphaël Denis, Nick Devereux, Erik Dietman, Noël Dolla, Mimosa Echard, Roland Flexner, Laurent Grasso, Athiná Ioannou, Philippe Jacq, Véronique Joumard, Alison Knowles, Carlos Kusnir, Vincent Labaume, Pierre Leguillon, Renée Levi, Stéphanie Majoral, Didier Marcel, Tania Mouraud, François Morellet, Bernard Pagès, Markus Raetz, Tobías Rehberger, Gerwald Rockenschaub, Maxime Rossi, Stéphane Sautour, Jessica Stockholder, Gérard Traquandi, Francisco Tropa, Tatiana Trouvé, Kees Visser, Ian Wallace, Jens Wolf, Raphaël Zarka.

Le nouvel accrochage des collections présente dans un même espace la collection historique, les nouvelles acquisitions 2016 et le dépôt du Cnap (Centre national des arts plastiques, Paris). L'exposition emprunte son titre à l'œuvre éponyme de Pierre Leguillon acquise par le musée en 2016.

Cette œuvre, que le visiteur découvre dès l'ascension de l'escalier du musée, invite à marquer un temps de pause et délimite un espace de transition qui renvoie au monde extérieur et à sa contemplation. À l'instar des pergolas de nos jardins, l'exposition permet la mise en condition de notre regard, un temps de pause salutaire, doux et rafraîchissant comme une soirée d'été. Mais *La Pergola* de Leguillon permet également d'introduire une réflexion sur la peinture et sa migration dans d'autres champs disciplinaires. Assemblage d'une trentaine de tissus imprimés différents, datant des années 1950 à nos jours, certains fort rares, d'autres achetés chez IKEA, l'œuvre *La Pergola* permet d'initier une réflexion sur la circulation des images et la façon dont la peinture et ses enjeux sont constamment réinvestis dans notre histoire. Tous ces tissus abstraits ont en effet en commun de citer indirectement certaines peintures abstraites, de Victor Vasarely à Franck Stella, et bien sûr Daniel Buren auquel ce nouvel accrochage offre un voisinage des plus savoureux. Dans le sillage de la réflexion amenée par l'œuvre de Leguillon, l'exposition se propose d'engager un dialogue sur le statut des images, leur migration d'un champ à un autre et les rapports féconds que la peinture entretient avec d'autres médiums.

En effet, depuis sa création, la collection du Mrac s'est principalement constituée autour des problématiques de la peinture et de ses enjeux, et l'exposition *La Pergola* entend faire largement état de cette préoccupation et des multiples façons dont les artistes réinvestissent ces questions. Toutes témoignent ainsi, directement ou indirectement, de préoccupations propres à l'art pictural comme le geste, la matière, le support, le lien à l'histoire de l'art, le rapport entre abstraction et figuration ou entre l'art et la vie. Dans quelle mesure et pour quels effets les artistes investissent-ils la peinture, ses codes, ses techniques, son imaginaire et son histoire ? En se déployant dans de larges espaces, de ses espaces de circulation aux salles dédiées spécifiquement à la collection en passant par son cabinet d'arts graphiques, l'exposition *La Pergola* propose au visiteur une plongée dans sa collection et ce qui en constitue sa force et sa singularité.

Daniel Buren

Né en 1938 à Boulogne-Billancourt. Vit et travaille *in situ*.

Rotation, 2006.

Vinyles colorés auto-adhésifs, dimensions variables.

Travail in situ autour du découpage spatial (46 fenêtres).

Daniel Buren présente un dispositif *in situ* qui va entretenir un dialogue avec l'architecture des lieux. L'artiste tire parti de la transparence et propose un jeu de couleurs et de formes, mis en mouvement dans l'espace par la lumière naturelle. Cette œuvre donne à voir une véritable mise en abyme de l'espace par l'explosion de la couleur. L'impression d'éclatement de l'œuvre, accentuée par les projections sur les murs et le sol, incite le spectateur à un déplacement non plus seulement du regard mais du corps tout entier. « *Rotation* est une utilisation, en l'occurrence systématique, de tout ce qui est fenêtres, à l'exclusion des vasistas. Cela aurait pu concerner une seule salle, mais cela ne m'a pas semblé intéressant dans cette configuration. Toutes les ouvertures ne sont pas utilisées, mais les fenêtres verticales, baies vitrées, portes d'entrée, fenêtres de bureau, fenêtres de salles d'exposition sont touchées. En partant de l'entrée, chaque fenêtre est coupée en quatre par des diagonales; puis sont posées quatre couleurs plus ou moins basiques: les trois primaires et le vert, qui ne l'est pas. À chaque fois, un quart de cette surface est touchée par une alternance de bandes blanches et de bandes transparentes. Et celles-ci tournent dans le sens des aiguilles d'une montre, de fenêtre en fenêtre, constamment. C'est pourquoi le titre est *Rotation*. À chaque fois, la couleur qui manque est remplacée par ces bandes blanches formant un ensemble triangulaire qui se découvre. Les ouvertures traitées sont toutes assez différentes les unes des autres. Certaines sont très grandes, d'autres sont très petites... mais toutes sont touchées de la même façon. Avec, à chaque fois, des formes différentes, un aspect différent, donné simplement et toujours à partir du même principe de rotation, pour la surface considérée. »
(Daniel Buren, Sérignan, 22 septembre 2006)



Pierre Leguillon

Né en 1969 à Nogent-sur-Marne. Vit et travaille à Bruxelles.

La Pergola, 2012-2015.

Tissus imprimés, bambous et deux bancs en bois peint,
33 m x 1,80 m.

Acquisition 2016.



La Pergola accueille et accompagne le visiteur dans l'escalier et le couloir jusqu'aux différents espaces d'exposition. *La Pergola* assemble une trentaine de tissus imprimés différents, datant des années 1950 à aujourd'hui. Tous sont de provenances géographiques différentes : des motifs anglais, français, japonais, africains, parfois signés dans la lisière du tissu, du nom du designer et/ou de la marque du tissu (Marimekko par exemple). Certains tissus sont de grande valeur, d'autres proviennent de chez Ikea. Ils ont en commun d'évoquer des peintures abstraites d'artistes tels que Victor Vasarely, Frank Stella, Ad Reinhardt, Sol LeWitt et Daniel Buren. Le patchwork est une des premières formes d'appropriation dans la culture populaire, une sorte de sampling. Le commerce du tissu représente la première forme de commerce globalisé et un moyen de faire circuler les motifs ou plus généralement, les images.

Roland Flexner

Né en 1944 à Nice. Vit et travaille à New York.

Sans titre, 1999.

Encre sur papier, 17 x 14 cm.

Roland Flexner opère une réflexion sur le statut du dessin et le processus d'élaboration. Pour réaliser cette œuvre, l'artiste met au point une technique particulière, dont le résultat nous fait hésiter entre photographie, gravure ou dessin. L'artiste crée un mélange à base d'encre de Chine et de savon liquide qu'il applique sur un papier enduit d'une mince couche d'argile, permettant de faire ressortir les fines gradations de l'encre. L'apparition des formes résulte d'un procédé de pinceau-chalumeau, par lequel l'artiste souffle des bulles composées du liquide. Au-delà de son effet précieux, l'image devient le support d'une projection imaginaire, entre astres, planètes, ou représentations agrandies de particules microscopiques.



Erik Dietman

Né en 1937 à Jönköping (Suède). Décédé en 2002 à Paris.

Sans titre, 1988-1989.

Fusain et acrylique sur papier, photographie, 101 x 83,6 x 2,5 cm.

Sans titre, 1986-1989.

Encre et gouache sur papier, photographie, 74,9 x 116,5 x 2,5 cm.

Tyrannosaurus Rex et mes copains, 1987 / 1989.

Encre et fusain sur papier, photographie, 113,4 x 72,68 x 2,5 cm.

Dépôts du Centre national des arts plastiques, Paris.

Erik Dietman quitte son pays pour la France en 1959 et fréquente alors les membres du Nouveau Réalisme (Daniel Spoerri), de Fluxus (Robert Filliou, Ben), en se gardant toujours d'adhérer à un quelconque mouvement. Anticonformiste, l'œuvre impertinente et truculente d'Erik Dietman a un fort impact esthétique. À partir des années 1980, il déploie une intense production de dessins, imprégnés d'une poésie ironique dans lesquels on décèle jeu de mots, mot-valise, dessin-devinette, cadavre-exquis.

Dans ces trois œuvres, il associe un dessin à une photographie plus petite, dans un dyptique étonnant. La photographie semble être le déclencheur d'un dessin vibrant, dans lequel se mêlent empreintes de mains, coulures, projections. Le cadre éclate pour s'adapter à une croissance créative débordante. Cette jouissance du geste et de la forme s'accompagne d'une ouverture à l'interprétation.



Kees Visser

Né en 1948 à Heemstede (Pays-Bas). Vit et travaille entre Haarlem (Pays-Bas), Paris et Reykjavik (Islande).

M-33, 2007.

Peinture sur papier contrecollé sur dibond, 64 x 45,5 cm. Donation Jean Hommais 2013.

Le travail de Kees Visser, abstrait, minimal et radical répond à un programme précis. Il élabore au milieu des années 1990, un travail sériel en réalisant des peintures monochromes sur papier, parfois monumentales, de couleurs diverses. Ses œuvres prennent leur source dans un répertoire de formes et de couleurs strictement recensées dans un Catalogue raisonné. Le numéro *M-33*, oscillant entre le bleu et le noir, offre une variation plus libre du monochrome. En effet, au-delà de la rigueur de cette méthode de travail, la forme s'échappe du rectangle parfait par un léger décalage et semble être en équilibre. Les verts acides, les jaunes d'or, les noirs profonds, les bleus nuit, les pourpres et grenats affleurent la surface du papier, comme s'ils revenaient à leur état pigmentaire. Les figures rectangulaires créent des espaces dans lesquels la couleur vient s'inscrire, en dizaines de couches, provoquant une impression ambiguë et paradoxale de mouvement et d'immobilité.



Gérard Traquandi

Né en 1952 à Marseille Vit et travaille à Marseille et à Paris.

Points de vue, 1991.

Épreuve sur papier sensibilisé à la gomme bichromatée mélangée à des pigments.

Tirage unique. 74 x 61 cm chaque.

Dépôt du Centre national des arts plastiques, Paris.

Gérard Traquandi réalise des résinotypes noirs. Cette technique du XIXe siècle consiste à mettre en mémoire une image dans une gélatine puis à la révéler en apportant des pigments au pinceau à la surface de l'épreuve donnant aux tirages une véritable matière picturale. La matité des pigments accentue la profondeur veloutée des noirs et des blancs. Par ces interventions manuelles, c'est la relation entre les deux moments de la prise de vue et du tirage qui est en question dans ces compositions.

Dans la série *Point de vue*, la photographie, par sa texture, joue ici de ses liens et affinités avec la peinture. L'artiste s'éloigne ainsi d'une représentation fidèle du paysage au profit d'une approche plus sensorielle à travers laquelle il cherche à transcrire son ressenti face à l'observation de ce qui capte son regard.



Bernard Pagès

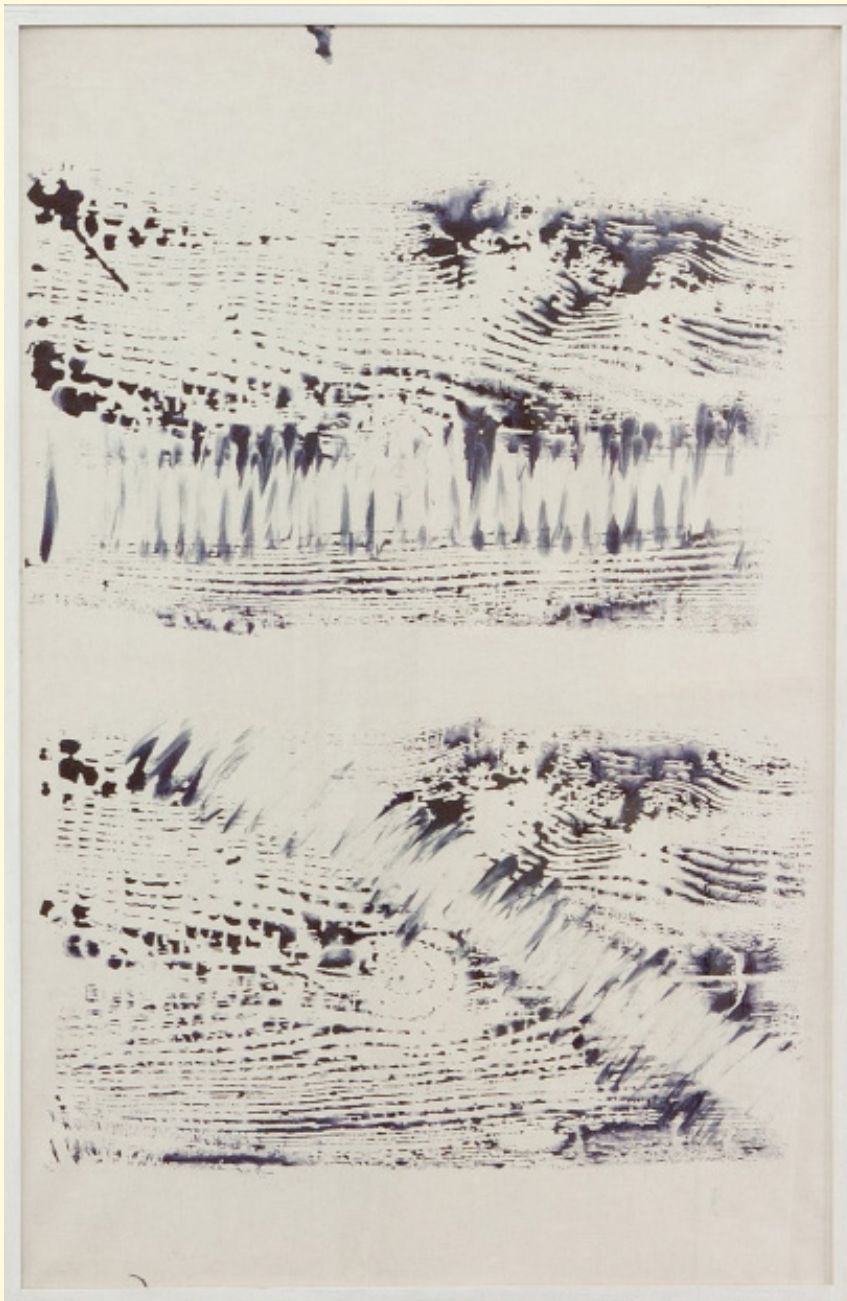
Né en 1940 à Cahors. Vit et travaille à Pointe de Contes.

Empreinte, 1976.

Encre sur papier contrecollé sur toile, 102 x 67 cm.

Donation Jean Hommais 2015.

Bernard Pagès est l'un des représentants du mouvement Supports/Surfaces. Dans les années 70, il fait souvent appel à l'empreinte, dont l'exemple lui avait été donné par Yves Klein mais aussi par les œuvres de Viallat et de Pincemin. Son travail a souvent été décrit comme une véritable poésie des matériaux. Il s'agit de dominer la matière brute et lourde, celle des chantiers, de la campagne et du rebut, et de créer à partir de celle-ci un sentiment de fragilité. D'abord sculpteur, il considère le papier comme un support qui conservera la « trace-empreinte » de la boue séchée et craquelée qu'il aura encrée, de la pluie délavant les pigments posés sur la feuille, de grillages de différents maillages qu'il aura préalablement enduits de noir de fumée, de la rouille d'outils, de la tôle ondulée. Ces empreintes enregistrent un instant fugitif où la main de l'artiste est absente.



Birgir Andrésón

Né en 1955 aux Îles Vestmann (Islande). Décédé en 2007 à Reykjavik (Islande).

Sans titre, non daté.

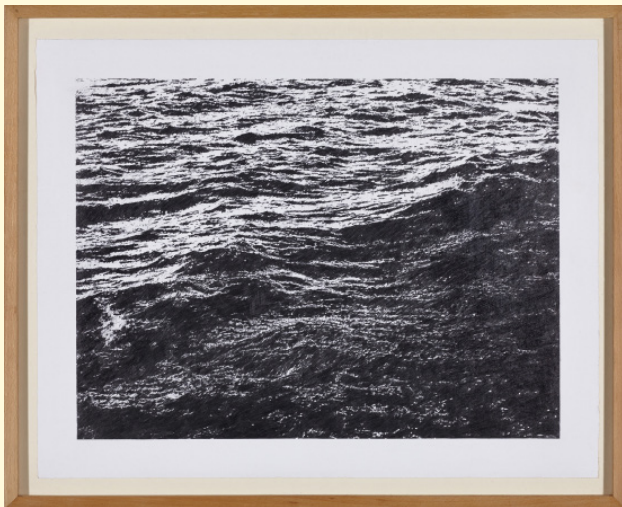
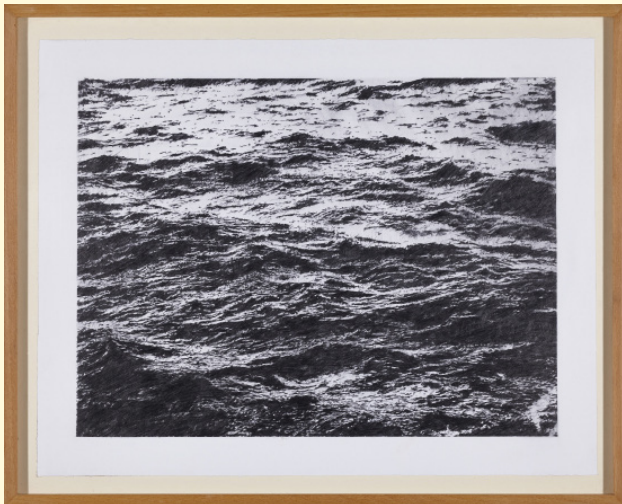
Sans titre, non daté.

Sans titre, non daté.

Sans titre, non daté.

Crayon sur papier, 57 x 70 cm chaque.

Birgir Andrésón a été l'un des artistes les plus remarquables de l'Islande contemporaine. Artiste conceptuel, il portait son intérêt sur les rapports complexes entre la vision, la pensée et le langage, pour souligner la nature sociale de la langue visuelle. Né dans une famille d'aveugles, il a toujours décrit ce qui l'entourait. Ce que nous voyons est immédiatement transformé par la pensée en signification et symboles, eux-mêmes soumis à l'interprétation de la langue parlée. Pour lui, les symboles provoquent un mécanisme émotionnel signifiant une appartenance à une communauté. Il affirme la nécessité de découvrir la nature de ses origines et de son héritage pour découvrir son identité propre. Il utilise les paysages, pour créer un mythe artificiel. Ces dessins illusionnistes en noir et blanc invitent aussi à reconstruire l'atmosphère de ces paysages marins.



Markus Raetz

Né en 1941 à Berne (Suisse). Vit et travaille à Amsterdam (Pays-Bas).

Ombres, 2007.

17 gravures, héliogravure tirée sur papier, 41,5 x 34,5 x 1,5 cm chaque.

Dépôt du Centre national des arts plastiques, Paris.

À la fois peintre, sculpteur, photographe et poète, Markus Raetz propose un travail polymorphe : dessin, peinture, aquarelle, gravure, sculpture. L'artiste utilise un répertoire d'images familières autour de grands thèmes comme le paysage, les mots ou le quotidien. Depuis 1963, ses croquis et notes emplissent des carnets et constituent la source de futures gravures. Son œuvre gravée est très diversifiée : cliché-verre, héliogravure, pointe sèche, burin, eau-forte et aquatinte, pochoir ou encore impression à la ficelle. L'héliogravure, modalité de l'impression en creux, proche des procédés photomécaniques, offre une grande gamme de possibilités : la lumière peut être directement mise en œuvre pour créer des formes. Avec cette série, l'artiste représente diverses variations autour de l'ombre, d'une manière que la peinture ne peut offrir.



Nick Devereux

Né en 1978 à Panama City. Vit et travaille à Paris.

All nowhere gone III, 2011.

Fusain sur papier, 133 x 205 cm.

Dépôt du Centre national des arts plastiques, Paris.

Dans son travail, Nick Devereux rejoue l'iconographie de sujets classiques de l'histoire de la peinture. Pour le dessin *All Nowhere gone III*, l'artiste a ainsi fusionné deux toiles baroques détruites à Dresde en Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale : *L'Apollon et Marsyas* de Giovanni Battista Langetti et *Le Martyr de Saint Érasme* de Nicolas Poussin. Cette œuvre d'une grande force plastique, à la lisière entre figuration et abstraction, est trompeuse, tant le classicisme perçu au premier coup d'œil est déjoué par un regard plus attentif. En effet, dans son processus de travail, l'artiste réalise d'abord dans l'atelier de petites sculptures non figuratives, qui sont ensuite dessinées et intégrées dans la composition finale. Les sujets mythologiques ou religieux sont alors évacués par l'artiste qui transforme les satyres et angelots en animaux, les figures en fantômes aux postures étranges, accoutrés avec des rebus de textile et d'ustensiles de cuisine, le tout sous un clair-obscur théâtral.



Renée Levi

Née en 1960 à Istanbul. Vit et travaille à Bâle.

Tohu-bohu, 2004.

Tohu-bohu, 2004.

Tohu-bohu, 2008.

Tohu-bohu, 2008.

Acrylique sur papier couché, 58 x 67 cm chaque.

Acquisitions 2016.

Peintre avant tout, Renée Levi présente ici ce qu'elle nomme « dessin », qu'elle réalise dans les premiers temps à la bombe, telle une écriture inventée. Ces dessins quotidiens, intimes, sont le fruit de recherches, d'expériences, de tests, qui viennent nourrir et dynamiser sa peinture. Elle joue avec l'intensité de la couleur, les propriétés du papier et l'espace de la feuille. Elle montre le processus de création, sa procédure, l'expression du geste, sans cesse en évolution. Renée Levi précise : « Tohu wa (et) Bohu signifie en hébreu le désert ou le chaos et le vide. Tohu tendrait plutôt vers le « vide spirituel » (une sorte de perte de repère et d'orientation), bohu signifierait plutôt « manque de capacité de penser ». On peut dire que tous mes dessins sont un tohu-bohu, sans ordre tant dans la forme que dans le contenu ».



Vincent Labaume

Né en 1965 à Cosne-sur-Loire. Vit à Clichy, travaille à Paris.

Attentat Mystère, 2007.

Pages de magazines, photographies, cartes postales, enveloppes, encre, peinture aérosol, adhésif brun, dimensions variables.

Dépôt du Centre national des arts plastiques, Paris.

Vincent Labaume se définit tour à tour bibliographe, poète publicitaire, critique d'art, enquêteur et biographe, producteur et animateur de radio, performer et plasticien. La série de collage *Attentat mystère* fait partie d'un ensemble plus large appelé les *Antéclips* (en référence à une série d'émissions de Claude Dominique sur France Inter). Les magazines en sont la matière première. L'artiste y pioche et découpe de multiples figures qu'il assemble en de véritables « poèmes plastiques », lieux d'une rencontre d'éléments hétérogènes et distincts dans lesquels les signes, les visages, les symboles semblent arbitraires ou issus d'une mythologie personnelle. Entre collage et photomontage, le contenu des magazines se trouve disloqué, coupé, morcelé, puis recomposé pour construire un nouveau discours, un langage imagé inédit qui n'est pas sans rappeler certains collages dadaïstes et surréalistes.



Alison Knowles

Née en 1933 à New York (États-Unis) où elle vit et travaille.

Wild Goose Moon O Jibway, 1991.

Peinture sur toile et collage, sérigraphie unique rehaussée, 117 x 132 cm.

Dépôt du Centre national des arts plastiques, Paris.

L'œuvre *Wild Goose Moon O Jibway* s'inscrit dans le cadre des recherches de l'artiste sur la nomenclature des lunes chez les différentes nations indiennes d'Amérique du nord. Rare peintre parmi les artistes de Fluxus, Alison Knowles mène toujours de front son travail de performeuse, sa pratique des arts graphiques, et le développement d'un travail personnel autour de papiers fabriqués, d'objets trouvés et d'assemblages aléatoires. Elle a créé des œuvres avec notamment John Cage et Marcel Duchamp, et a collaboré avec des artistes tels que Robert Filliou, Dick Higgins, Nam June Paik, La Monte Young ou Ben Vautier.



Nicolas Chardon

Né en 1974 à Clamart. Vit et travaille à Paris.

SALLE 1

Mobile rouge, 2003.

Contreplaqué peint et brisé en deux parties, 100 x 51,5 x 0,8 cm et 100 x 102 x 0,8 cm.
Dépôt long du Centre national des arts plastiques, Paris.

Une plaque de contreplaqué a été pliée en deux jusqu'à la rupture après avoir été recouverte de peinture. À la fois tableau et sculpture, les deux morceaux obtenus après ce geste simple, ainsi suspendus, rythment l'espace d'exposition. Par cette installation, l'artiste dé-figure et dé-tourne le monochrome et introduit du mouvement. Pour lui, l'utilisation de la couleur est une manière de faire un clin d'œil à une œuvre historique et de la rejouer. Il convoque « l'image de la radicalité en peinture » comme il le précise, et « s'attache à démontrer qu'il demeure un usage contemporain possible et valide des formes issues du modernisme historique. Au moyen de figures simples, de procédés élémentaires empruntés tant au vocabulaire abstrait qu'à une réflexion sur le langage héritée de l'art conceptuel, il s'intéresse à montrer ce qui subsiste au-delà de l'image, ou malgré elle ».



Andy Goldsworthy

Né en 1956 à Cheshire (Royaume-Uni). Vit et travaille à Penpont (Écosse).

Soft Red Stones, Ground, Pressed, Held in Winter Thrown into Rock Pool, strong Wind, 1994.

Cibachrome (photographie couleur), 39 x 39 cm chaque.

Dépôt long du Centre national des arts plastiques, Paris.



Andy Goldsworthy fait partie de ces artistes qui ne peuvent créer qu'en association avec la nature. Généralement in situ, ses œuvres se construisent en fonction du lieu et des saisons et se composent de matériaux trouvés ou collectés. Pour *Soft Red Stones, Ground, Pressed, Held in Winter Thrown into Rock Pool, strong Wind*, l'artiste documente ses créations par le biais d'épreuves photographiques accompagnées d'un titre sous forme de légende qui explique la genèse de l'œuvre et donne un aperçu de l'expérience de sa réalisation. Cette série est le résultat de lancers d'une pierre de boue rouge obtenue par broyage de petits cailloux ferrugineux dans une piscine naturelle. Les lancers et projections sont un des aspects de la démarche de l'artiste, performances dont seul l'enregistrement photographique peut témoigner. La couleur rouge, associée au sang, très présente dans son travail, symbolise l'énergie vitale et le mouvement constant de la nature.

Andrea Büttner

Née en 1972 à Stuttgart. Vit et travaille à Londres et Francfort-sur-le-Main.

iPhone Etchings, 2015.

Gravure, œuvre unique, 195 x 112 cm.

Acquisition 2016.



Chaque œuvre de la série des *iPhone etchings* reproduit un champ d'empreintes grasses de doigts et de taches, un enregistrement des glissements laissés sur l'écran de l'iPhone de l'artiste. Ce sont des abstractions gestuelles au sens le plus littéral. En se tournant vers une technique traditionnelle comme la gravure, Andrea Büttner propose un portrait précis de la collaboration entre l'homme et sa technologie sur un mode résolument analogique. Chacune des gravures affiche un niveau élevé de détail, de manière plus sensuelle que les moyens numériques ne le rendent possible. Par ce biais, l'artiste attire notre attention sur la saleté nécessaire à l'utilisation de l'iPhone, contrecarrant l'esthétique lisse et glacée prônée par Apple et diffusée sur tous les réseaux sociaux.

Renée Levi

Née en 1960 à Istanbul (Turquie). Vit et travaille à Bâle (Suisse).

Viola, 2014.

Acrylique sur toile, 230 x 230 cm.

Dépôt long du Centre national des arts plastiques, Paris.

Architecte de formation, Renée Levi est connue pour ses interventions de vastes peintures au spray au mur ou sur de grandes toiles au format de la fresque. Ses peintures sont gestuelles et instinctives, dans une relation forte à l'espace et à l'architecture. Elle déploie ses couleurs avec puissance laissant la trace de la vitesse du mouvement, l'engagement du corps et l'énergie qu'elle cherche à transmettre au spectateur. Le tourbillon de matière picturale bleue et jaune, appliqué à la large brosse, vient s'inscrire à la surface de la toile et invite à l'immersion. Elle donne à voir le trajet des boucles multiples qui renvoient au mouvement cursif de l'écriture et occupent la surface du tableau, laissant une impression de fulgurance.



Mimosa Echard

Née en 1986 à Alès. Vit et travaille à Paris.

A/B, 2016.

Techniques mixtes (Fougères, billes d'argile, lichen, clitoria, compléments alimentaires Boots and Schaebens pour la peau, la fertilité, la lactation et la tranquillité, emballages, pavot, tresse de cheveux synthétiques, gélules d'échinacée, achillée millefeuille, algues, pétales de rose, coquilles d'œuf, mue de serpent, ormeau, débris de voiture, sac en plastique, faux cils, bourdon, millepertuis, kombucha, scotch, pog, faux ongles, hanneton, champignon *Phallus indusiatus*, *Eucommia*, *Stachys byzantina*, chrysanthème, *Helichrysum italicum*, cire dépilatoire, résine époxy, plexiglas : liste non exhaustive), 180 x 200 cm. Acquisition 2016.

« *A/B* est issue d'une série de 10 peintures, chacune unique, composées d'éléments organiques et synthétiques figés dans la résine. Ce sont des « éléments actifs dont les principes s'opposent : les calmants et les excitants, les aides à la fertilité et les contraceptifs, les choses vivantes et mortes, les champignons phallus et les fleurs clitoriae, la cire dépilatoire et les compléments qui font pousser les cheveux et la peau, les faux ongles intacts et les vrais ongles rongés, la levure pour contrebalancer les effets néfastes de l'ingestion de débris de carrosserie, l'échinacea pour lutter contre le rhume et les emballages dont la fabrication polluante contribue à enrichir notre atmosphère de substances irritantes. [...] Pas d'idéologie du bien-être ici, et pas de thérapie possible : seulement l'expérience tourbillonnante des sensations, des émotions et des pensées qui se contredisent. [...] nous voilà renvoyés à deux idées parfaitement opposées de ce qu'est la composition, un geste formel d'un côté, une pratique conceptuelle de l'autre. »
(Jill Gasparina)



Tatiana Trouvé

Née en 1968 à Cosenza (Italie). Vit et travaille à Paris.

Sans titre, 2010.

Cuir, métal. Dimensions variables.

Cette œuvre de l'artiste Tatiana Trouvé est ce qu'elle appelle une « peinture collage en cuir » dont les premières datent de 2005. La rampe peut faire le tour d'un espace ou se limiter à un segment de celui-ci, formant un tableau renouvelé à chaque présentation. Plusieurs feuilles de cuir aux contours aléatoires sont posées à cheval sur celle-ci et laissent voir leurs superpositions à travers des fenêtres découpées. L'œuvre semble désœuvrée, en attente d'une réalisation future ou d'une prise en main quelconque, on peut aussi la comprendre comme la métaphore du processus de travail de l'artiste, qui ne cesse d'interroger la notion de mémoire envisagée comme une succession de strates en attente d'activation.



Noël Dolla

Né en 1945 à Nice où il vit et travaille.

Les silences de la fumée, 1990.

Huile et fumée sur toile, 240 x 240 cm.

Noël Dolla, participe à la création du groupe Supports/Surfaces en 1968 et dès lors il développe une œuvre d'une grande diversité formelle, dans une recherche perpétuelle des potentialités de la peinture. Ses tableaux mêlent la radicalité de la peinture abstraite à une prise en compte du quotidien et/ou de l'intime.

Avec *Les Silences de la fumée*, il réalise d'abord des peintures monochromes jaunes puis se positionne avec un chalumeau sous la toile inclinée. À aucun moment, ni la flamme, ni la main ne touchent la toile. Il n'y a que le dépôt de carbone sur la peinture encore fraîche qui s'incruste comme la chaux colorée dans le mortier. Avec cette série, Noël Dolla poursuit inlassablement sa recherche sur le médium de la peinture par le travail de marquage d'une surface.



Daniel Buren

SALLE 2

Né en 1938 à Boulogne-Billancourt. Vit et travaille in situ.

La Cabane éclatée aux caissons lumineux colorés, décembre 1999 - janvier 2000.

Matériaux mixtes, 303 x 356 x 356 cm avant éclatement. Travail situé, réalisé initialement à l'Institut d'art contemporain à Villeurbanne.

Daniel Buren a commencé un travail sur les cabanes en 1975, en déplaçant une installation qu'il avait préalablement pensée in situ. Tantôt abordée comme une peinture, tantôt conçue comme une sculpture, la cabane vise à révéler le lieu dans lequel elle se trouve. Pièce maîtresse du musée, *La Cabane éclatée aux caissons lumineux colorés* se présente comme un cube dont certaines parties ont été projetées sur les murs. Le vide se matérialise ainsi en plein et le visiteur évolue physiquement dans l'œuvre en se confrontant à sa sensorialité. Les ouvertures s'apparentent à des portes et fenêtres, et le motif de la bande blanche verticale de 8,7 cm, son outil visuel récurrent, se décline dans les embrasures. *La Cabane*, invitation à la déambulation et à l'expérimentation des passages, est un dispositif architectural qui multiplie les points de vue et les jeux de reflets. Elle n'est pas seulement appliquée au mur, mais « installée dans l'espace ».



Abdelkader Benchamma

SALLE 3

Né en 1975 à Mazamet. Vit et travaille à Montpellier et à Paris.

Rayon bleu (Monolyte), 2015.

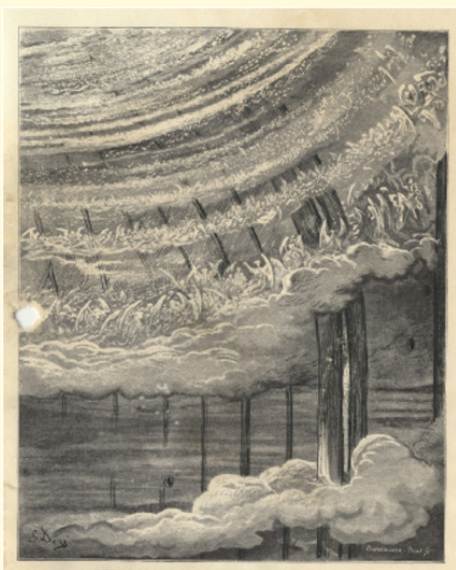
Sans titre - Rayon bleu (planches), 2015.

Rayon bleu (Dôme), 2015.

Encre sur gravure imprimée de Gustave Doré, 20 x 15 cm hors-cadre chaque.

Acquisitions 2016.

« La série *Le Rayon Bleu* a débuté en 2014 suite à l'achat d'un ouvrage – datant de 1950 – de « La Divine Comédie » de Dante illustré par des photogravures de Gustave Doré. J'ai dessiné sur ces photogravures afin de faire évoluer ces scènes fantastiques et questionner leurs rapports au religieux et à sa fabrication. Les scènes miraculeuses, magiques de Dante, illustrées par Doré, deviennent dans mes dessins des mises en scènes presque théâtrales. Les anges existent toujours mais ne volent plus, ils sont suspendus par des câbles ou dans des dômes géants, sous des projecteurs, ou sont remplacés par d'étranges sculptures. Et le mystère qui devait être révélé lors de ces scènes se retrouvent encore une fois mis en abyme, dans un ailleurs encore inaccessible, mais que l'on peut juste imaginer derrière des rideaux, panneaux et autres cloisons, toujours derrière la scène. »
(Abdelkader Benchamma)



Raphaël Zarka

Né en 1977 à Montpellier. Vit et travaille à Paris.

Monte Oliveto, 2016.

Marqueteries de papiers encrés sur papier, carton neutre blanc, cadre bois et verre,
76 x 56 cm chaque.

Acquisition 2016.

« Collecteur cultivé d'histoires, de faits et d'images, Raphaël Zarka cristallise dans ses œuvres les résultats de ses investigations variées. Son œuvre repose sur un postulat, librement dérivé des pensées de l'écrivain Roger Caillois : il y a dans le monde un catalogue fini de formes dans lequel on ne peut que sans cesse puiser. D'où cette renonciation à en imaginer de nouvelles, qui ne seraient que faussement émancipées de l'histoire. »
(Guillaume Désange)

« Raphaël Zarka a « emprunté » les panneaux décoratifs insérés au début du XVIe siècle dans le monastère bénédictin de Monte Oliveto (Toscane) par Signorelli et Sodoma pour rythmer la fresque de la vie de Saint-Benoît. Habituellement reléguées dans la partie inférieure du cycle, ces compositions géométriques, véritable répertoire de figures abstraites, sont reprises par l'artiste et accrochées à hauteur de tableau. Ces grands dessins, qui évoquent dans leur technique aussi bien les gouaches découpées d'Henri Matisse que la marqueterie, respectent la taille originale du chef-d'œuvre de la Renaissance.»
(Extrait du document de médiation de l'exposition, *Aurélien Froment – Raphaël Zarka*, aux Abattoirs, Toulouse - curateur Olivier Michelon)



Philippe Jacq

Né en 1971 à Oran (Algérie). Vit et travaille à Montpellier.

Sans titre, 2001.

Diapositive couleur, dimensions variables.

Dépôt du Centre national des arts plastiques, Paris.

En 2001, dans le cadre d'une résidence au Frac Pays de la Loire, l'artiste s'est approprié des œuvres emblématiques de l'histoire de la peinture. En collaboration avec des élèves de l'Atelier de scénographie de l'École des Arts Décoratifs de Strasbourg, l'artiste a filmé une vingtaine de tableaux reconstitués in vivo sur un plateau de tournage tels que *La Liberté guidant le peuple* de Delacroix, *Le Déjeuner sur l'herbe* de Manet, *La Mort de Marat* de David. De ces tableaux vivants sont issues des photographies à la beauté plastique troublante comme ce visage délicat, citation directe du célèbre portrait *La jeune fille à la perle* de Vermeer. L'aura de ce chef-d'œuvre est telle que les accessoires (turban et perle) et l'éclairage nous permettent de l'identifier immédiatement. Le dispositif utilisé par l'artiste pour nous dévoiler sa photographie évoque l'enseignement de l'histoire de l'art via des reproductions, changeant notre rapport aux œuvres mais permettant la constitution d'un musée imaginaire.



Raphaël Denis

Né en 1979 à . Vit et travaille entre Paris et Bruxelles.

La Loi Normale des Erreurs - PR49, 2016.

Cadre ancien et graphite sur bois, 92 x 73 cm.

Dépôt de l'Association du Musée d'Art Gustave Fayet MAGFF, Musée d'Art Gustave Fayet, Fontfroide.

« L'installation *La Loi Normale des Erreurs* est constituée d'une accumulation de cadres de la fin du XIX^e siècle, récupérés dans des marchés aux puces et occultés par des formats noirs. Sur chaque panneau de bois noir, un numéro d'index est inscrit à la mine de plomb, renvoyant au numéro d'identification d'un tableau spolié en France par le Troisième Reich pendant la Seconde Guerre Mondiale ; le format de ce tableau arraché à son propriétaire est identique à celui du panneau. Sur la face non visible du cadre, se trouve la fiche descriptive de l'œuvre spoliée, indiquant l'identité de son propriétaire initial, le sujet, l'historique du tableau ainsi que diverses informations techniques. L'ensemble, reconstitution imaginaire et fragmentaire d'un stockage de ce triste « trésor de guerre », rappelle en creux le rapport intime construit entre son propriétaire et un objet d'art – intimité brutalement anéantie par la violence et la cruauté de l'entreprise nazie.

L'œuvre *PR49* appartenait à Paul Rosenberg lorsqu'elle lui fut spoliée. Derrière ce numéro d'indexation se trouve l'un des chefs-d'œuvre de la collection de Gustave Fayet acheté par le grand marchand dans les années 1920, *Le Christ Jaune* de Gauguin. »
(Galerie Sator)



Didier Marcel

SALLE 4

Né en 1961 à Besançon. Vit et travaille à Dijon.

Sans titre (Plissé), 2008.

Résine polyester floquée polyamide blanc, peinture acrylique fluo, pieds acier inox, 260 x 33 cm.



Dans son travail, Didier Marcel prélève des fragments de paysages façonnés par l'homme, puis les reproduit artificiellement avant de les replacer dans l'architecture épurée du musée. Les sculptures de troncs d'arbres sont des moulages obtenus à partir d'empreintes en résine d'arbres du jardin botanique de Dijon. Didier Marcel a choisi des arbres assez rares, importés à la fin du XIXe siècle. Cette nature protégée semble ici menacée : l'arbre sans racine et sans branche présente des marques de peintures fluo évoquant le marquage forestier qui précède sa destruction. Toutefois, sa présence irréaliste semble issue d'un univers de fiction. Cette nature domestiquée est figée dans une matière artificielle à la texture poudrée. L'écorce devient un ornement semblable aux cannelures sculptées sur le fût d'une colonne en marbre.

Farah Atassi

Née en 1981 à Bruxelles (Belgique). Vit et travaille à Paris.

Sculpture for Yellow and Red, 2014.

Huile et glycéro sur toile, 185 x 140 cm.

Don de l'artiste 2015.

Farah Atassi développe une peinture figurative à partir d'un vocabulaire de peintre abstrait: ses formes géométriques génèrent des espaces artificiels où sont mis en scène des objets. Tous ses tableaux reposent sur le même dispositif : des motifs géométriques recouvrent la surface de la toile et suivent les lignes de perspective, créant des effets de distorsions et de profondeur improbables. Ces mouvements sont renforcés par une matière épaisse qui contraste avec la rigueur des lignes droites. Dans *Sculpture for Yellow and Red*, elle compose une scénographie labyrinthique et optique, évocation de la peinture de Mondrian, et y installe deux formes étranges, sorte de totems empruntés à la sculpture ou à l'architecture.



Ian Wallace

Né en 1943 à Shoreham (Royaume-Uni). Vit et travaille à Vancouver (Canada).

Hotel Nuovo – Milano, 1989.

Photographie laminée et acrylique sur toile, 151 x 243,5 cm. Dépôt du Centre national des arts plastiques, Paris.

À l'intersection entre peinture et photographie, l'œuvre se présente comme une composition dans laquelle une image figurative vient faire effraction dans l'espace autonome du monochrome. Cette œuvre est représentative d'un format exploré par l'artiste d'images photographiques imprimées sur toile et juxtaposées à des fragments de peinture. Cet intérieur de chambre d'hôtel appartient aux sujets qui intéressent l'artiste comme l'espace public, le musée et l'atelier, en tant que lieux méditatifs qui deviennent des motifs. La photographie entame un dialogue avec la peinture. L'œuvre devient un territoire d'échanges autour de la pratique du collage ou du montage, convoquant à la fois la photographie, la radicalité picturale et le cinéma avec cette chambre d'hôtel désertée qui évoque un décor. Ce tableau témoigne des recherches photo-picturales de cet acteur majeur et théoricien de la photographie conceptuelle canadienne, dont Jeff Wall a été l'élève.



Yves Bélogey

Né en 1960 à Sens. Vit et travaille à Montreuil.

Quartier Bangladesh Erevan Arménie, décembre 2011 - février 2012.

Huile sur toile, 240 x 240 cm.

Yves Bélogey parcourt les banlieues des grandes métropoles, de Marseille à Mexico, en passant par Erevan, Paris, Tbilissi, Varsovie ou Istanbul, pour en ramener des photographies d'immeubles qui, plus tard à l'atelier, deviendront des peintures et dessins de grandes dimensions. La peinture à la composition frontale propose au regardeur de faire l'expérience de la monumentalité de ces architectures. Les barres d'immeubles sont représentées sur le mode du réalisme sans pour autant chercher à dupliquer la photographie et en excluant les préjugés sociaux dont elles sont d'ordinaire affublées. Ce n'est pas une préoccupation sociologique qui le mène à décliner façade après façade mais une fascination pour ce motif, l'immeuble, tant pour sa valeur symbolique de construction universelle que pour ses qualités plastiques, à la fois picturale et sculpturale.



Jens Wolf

Né en 1967 à Heilbronn (Allemagne). Vit et travaille à Berlin.

Sans titre (03.7.2), 2003.

Acrylique sur contreplaqué, 134 x 200 cm.

Dépôt du Centre national des arts plastiques, Paris.

Chez Jens Wolf, le choix des formes géométriques prédomine. Le support en contreplaqué brut est visible par zones délimitées. L'artiste associe une alternance d'aplats colorés contrastés à des imperfections (contours ébréchés, aspérités et motifs du support bois) qui viennent émailler la surface et renforcer la matérialité du tableau. Décentrées ou interrompues par les bords cassés du support, les lignes jouent avec les règles de représentation de la perspective, autant de lignes de fuite en faisceaux qui introduisent une impression de mouvement, de vitesse. La peinture de Jens Wolf est le résultat de recherches autour de la question de la surface et du fond, de la couleur, des limites du tableau. Son travail fait écho aux artistes de l'Abstraction américaine des années 1950, comme Frank Stella ou Barnett Newman, et du minimalisme.



Tobias Rehberger

Né en 1966 à Esslingen am Neckar (République fédérale d'Allemagne). Vit et travaille à Francfort-sur-le-Main (Allemagne).

Tollhaus Studio Window, 2006.

Plexiglas, MDF laqué, 238 x 97 x 4,5 cm.

Dépôt du Centre national des arts plastiques, Paris.

En se basant sur un répertoire d'objets quotidiens, Tobias Rehberger explore les frontières entre la fonctionnalité et l'esthétique.

Avec cette fenêtre accrochée au mur comme un tableau, l'artiste reprend un grand thème de l'histoire de l'art. Devenue un sujet à part entière, la fenêtre permet au peintre de représenter le monde extérieur. Tobias Rehberger renverse cette tradition en créant une fenêtre en volume, oscillant entre art et design, abstraction et figuration. *Tollhaus Studio Window* n'est qu'un trompe-l'œil : son châssis est de guingois, l'œuvre imite les matériaux industriels de construction et ne s'ouvre sur aucune perspective, seulement le blanc du mur. La superposition de plaques de plexiglas colorées et ajourées, aux découpes irrégulières, offre un jeu de transparences, comme autant de possibilités de projection.



Gerwald Rockenschaub

Né en 1952 à Vienne (Autriche). Vit et travaille à Vienne et Berlin.

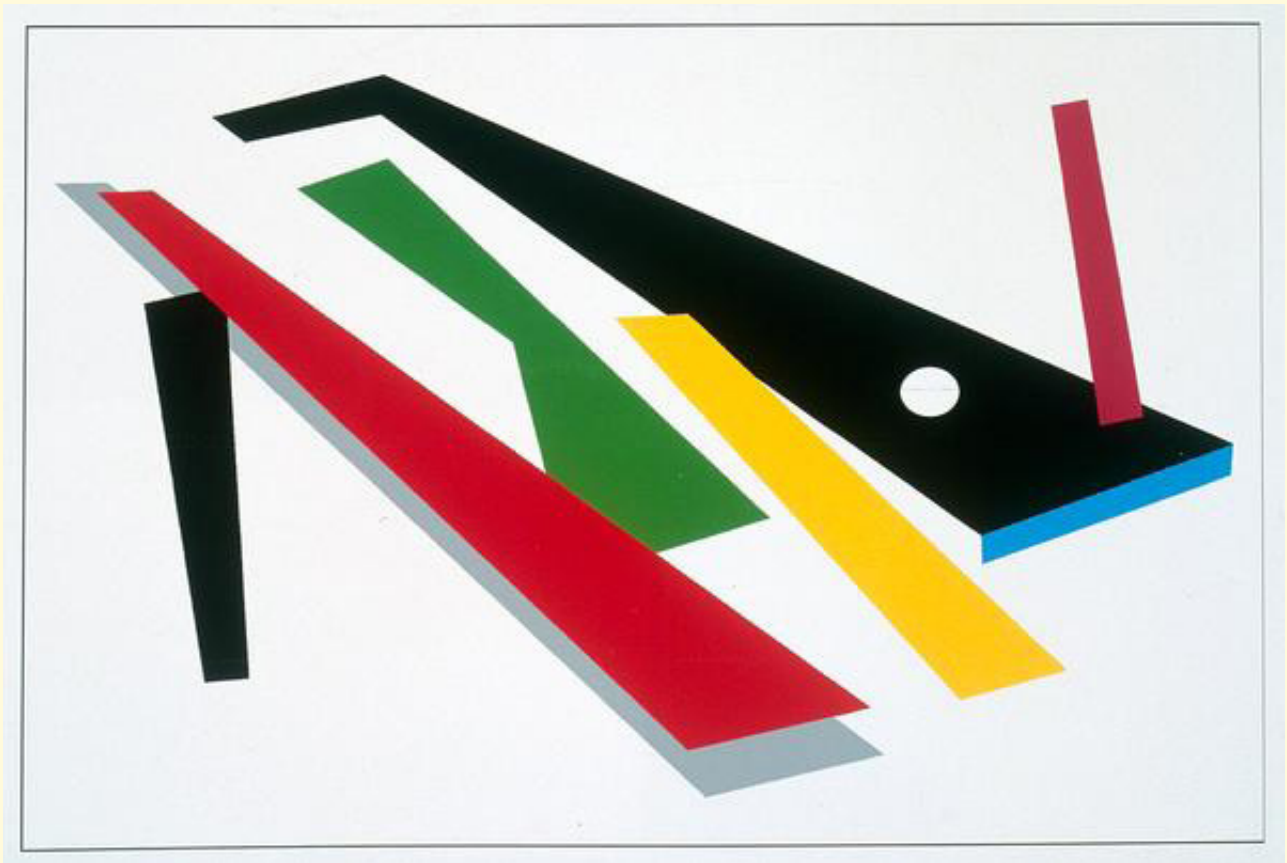
Sans titre, 2000.

Film couleur sur aluminium, 140,8 x 210,8 x 2,7 cm.

Dépôt du Centre national des arts plastiques, Paris.

Au croisement de l'esthétique minimaliste et de la culture pop, le travail de Gerwald Rockenschaub est façonné par le principe de réduction radicale et de concentration des formes. Ces œuvres s'inspirent de la profusion de signes, pictogrammes et autres images stylisées visibles dans notre quotidien : génériques télévisuels, logos, mobilier urbain, signalétique routière... L'artiste puise dans ces langages formels préexistants qu'il combine entre eux pour développer une sorte de langage abstrait.

Sans titre est une image générée par ordinateur puis réalisée sur des adhésifs contrecollés sur aluminium. Son aspect manufacturé, parfaitement plat et lisse, son absence de plan, participent à la manière dont l'élément représenté bascule dans l'abstraction.



Maxime Rossi

SALLE 5

Né en 1980 à Paris. Vit et travaille à Paris.

Real Estate Astrology, 2015.

3D vidéo anaglyphe, son. 21 minutes. Montage œil gauche: Julie Gilles, caméra et montage œil droit : Maxime Rossi.

Conception sonore et mix : Alex Finkin. Voix et saxophone: Haizen Page. Graphiste : Marie Proyart.

Real Estate Astrology, 2015.

Sérigraphie 2 couleurs sur papier, 160 x 120 cm.

Acquisitions 2016.

« Sur les traces de Max Ernst à Sedona, l'artiste français Maxime Rossi explore le paysage d'Arizona. Les étendues désertiques, rocailleuses et envoûtantes ont profondément marqué l'esprit et l'œuvre du surréaliste en exil. À la recherche d'une ruine Hopi, jadis habitée par Ernst, Maxime Rossi propose avec *Real Estate Astrology* un voyage halluciné sous forme d'enquête teintée de surréalisme dans laquelle l'astrologie et le mysticisme viennent combler les apories de l'histoire. L'artiste choisit de déployer les potentialités oniriques du support filmique en tournant en anaglyphe et en adoptant un procédé inédit de montage « à deux yeux et quatre mains ». De la stéréoscopie, il retient moins la création illusionniste du relief que la superposition possible de séquences, le collage de plans augmentant la densité de l'image. Du couple d'images obtenues, il orchestre deux montages où la vision perçue par chaque œil, rouge pour le gauche et bleu pour le droit, est dissociée. Cette technique lui permet de rompre la convergence nécessaire à une lecture nette afin de privilégier des incantations visuelles. Accumulations, décalages, glissements et autres larsens optiques construisent une sensation de 3D monoculaire aussi envoûtante que perturbante, que les spectateurs, munis de leurs lunettes bicolors, sont invités à explorer. »

(Galerie Allen)



Maxime Rossi, *Real Estate Astrology*, 2015.

Laurent Grasso

Né en 1972 à Mulhouse. Vit et travaille à Paris.

Radio-color (vert), 2004.

Radio-color (vert amande), 2004.

Radio-color (brique) 2004.

Radio-color (rouge), 2004.

Épreuve Lambda sur papier mat contrecollée sur aluminium, 147 x 106,4 x 2 cm chaque.

Dépôts du Centre national des arts plastiques, Paris.

« Le travail de Laurent Grasso, protéiforme, décline des environnements à la temporalité trouble qui amène le regard du spectateur à s'interroger sur la vérité même des formes qu'il perçoit. À l'intérieur de l'œuvre, le temps se contracte et se dilate, entre anticipation et archéologie du passé, produisant des dispositifs qui induisent une perception simultanée et incohérente du temps. [...] La poussée au seuil du virtuel et du merveilleux que génèrent ces œuvres, inscrit le geste de l'artiste dans une filiation avec des époques où l'art, la croyance, la connaissance et la science semblaient inextricablement liées. » (Clara Guislain)

La série des *Radio-color*, par sa technique qui consiste à apposer sur des bâtiments industriels une couleur monochrome, nous projette ainsi directement dans un univers de science-fiction.



Véronique Joumard

SALLE 6

Née en 1964 à Grenoble. Vit et travaille à Paris.

Les lignes du ciel n°1, 1997.

Les lignes du ciel n°2, 1997.

Les lignes du ciel n°3, 1997.

Épreuve plastifiée contrecollée sur aluminium, 187 x 124,7 cm chaque.

Dépôts du Centre national des arts plastiques, Paris.

Inscrite dans une démarche minimaliste, Véronique Joumard explore l'univers de l'énergie et la mise en évidence de sa circulation et des éléments permettant son apparition : câbles, prises de courant, ampoules, fils. Abordant les thèmes de la lumière et de l'espace, elle joue avec des supports et médiums variés. Volumes dynamiques, peintures thermosensibles, miroirs troublants, vidéos ou encore photographies, l'artiste invite à se questionner sur le principe même de perception.

Dans la série de photographies *Les lignes du ciel*, l'œil reconnaît des câbles à haute tension mais l'absence de plan et d'horizon prive notre regard de tout point de fuite et perturbe la lecture de l'espace. Véronique Joumard joue ainsi du va-et-vient entre abstraction et figuration, de cette représentation du réel faisant émerger une succession d'images abstraites de la contemplation d'une réalité triviale.



Athiná Ioannou

Née en 1969 à Athènes (Grèce). Vit et travaille à Düsseldorf (Allemagne).

Poussin, 2004.

Capucine, 2004.

Huile de lin et graphite sur toile, 215 x 150 cm chaque.

Athiná Ioannou réalise des « peintures-dessins », de dimension identique, exécutées selon le même principe et installées par séquences. Elle enduit des toiles d'huile de lin puis dessine à la mine graphite une série de lignes verticales sur l'envers et sur l'endroit de la toile. Avec la saturation en huile, les couleurs du tissu sont transformées et la surface peinte devient transparente, permettant la visibilité du dessin sur les deux côtés de l'œuvre. Les titres à connotations poétique sont en fait les références commerciales des tissus d'ameublement.



François Morellet

Né en 1926 à Cholet où il décède en 2016.

Géométree branchage deuxième version, 1982.

Géométree branchage première version, 1982.

Épreuve gélatino-argentique, adhésifs, 39,8 x 45,8 x 2,2 cm chaque.

Chalet, 1973.

Épreuve gélatino-argentique, 27,1 x 35,5 cm.

Dépôts du Centre national des arts plastiques, Paris.

Pendant soixante ans, François Morellet a développé un programme alliant les figures simples de la géométrie (droites, angles, plans), les matériaux (toiles, grillages, néons) et les supports (toiles, murs, architectures, paysage). Les trames et le hasard, inscrits dans des principes préétablis, déterminent sa démarche, entre abstraction et dérision. Pour la série *Géométree*, le titre fusionne avec humour la géométrie et les trees (mot qui désigne en anglais les arbres). La forme des branches rectilignes et leurs ramifications en « y » constituent la matrice de l'œuvre et définissent son élaboration. Une fois les brindilles photographiées, un réseau de lignes adhésives reprenant leurs obliques est superposé au tirage. Dans *Chalet*, l'artiste joue aussi avec l'image photographique de l'édifice par un procédé de décalages. Il crée ainsi une « désintégration architecturale » en venant bousculer la symétrie du bâtiment et déstabiliser le système que constitue l'espace construit.



Jessica Stockholder

Née en 1959 à Seattle (États-Unis). Vit et travaille dans le Connecticut (États-Unis).

Inventory n°334, 2000.

Techniques mixtes, 400 x 300 x 300 cm.

Dépôt du Centre national des arts plastiques, Paris.

L'installation de Jessica Stockholder est composée d'une peinture murale et d'objets hétéroclites du quotidien savamment assemblés. Depuis le début des années 1980, l'artiste développe ses recherches à partir d'objets divers comme ici des miroirs, un escabeau, des legos, des lampes, élus pour leurs qualités de matières, de formes et de couleurs, qu'elle combine dans une unité spatiale jouant avec les contrastes. Elle met en espace et en scène ces objets domestiques extraits de leur environnement, créant ainsi un événement, structurant le chaos, et se rapprochant de l'abstraction. Les objets perdent leur statut utilitaire et sont transfigurés en éléments picturaux. Par la superposition de zones de peinture de couleur vive, elle accentue la verticalité des plans et leur rapport au sol et au mur en explorant les liens entre sculpture et peinture.



David Bioulès

Né en 1965 à Montpellier. Vit et travaille à Montpellier.

Chaise orange sur fond orange, 2002.

Chaise grise sur fond gris, 2002.

Laque glycéro et fusain sur medium, 130 x 97 cm chaque.

C'est de la rencontre entre le dessin et la peinture que résulte le caractère particulier des œuvres de David Bioulès. Ces chaises de salles polyvalentes, ces fameuses chaises à coque, que l'on empile ou que l'on étale, défigurant le plus souvent les espaces et les architectures, elles sont bien là pour durer malgré tout. Elles sont symboliques et institutionnelles. Même si David Bioulès use d'objets banals, il ne transforme pas radicalement leur sens. Devenue motifs, elles suggèrent implicitement une froideur industrielle, une banalité du quotidien. La brillance obtenue par l'utilisation combinée de laques glycéro et de vernis, ordonne aux tableaux une distorsion visuelle, une illusion d'optique. Ces formes représentent à elles seules des natures mortes contemporaines, tandis que le dessin et le souvenir des chaises se fondent furtivement dans ces monochromes.



Carlos Kusnir

Né en 1947 à Buenos Aires (Argentine). Vit et travaille entre Paris et Marseille.

Sans titre, 2004.

Acrylique sur bois, 235 x 153 cm.

Revendiquant sa liberté, la peinture de Carlos Kusnir refuse le cadre qui enferme. Elle sort du tableau, envahissant l'espace d'exposition. Il y intègre souvent divers objets – tasses ou autres supports improvisés, chaises, balais, rideaux, nappes ou papiers peints. L'œuvre est ici installée contre le mur, tenant de façon précaire sur des équerres de bois. Le petit oiseau, ajouté en trompe-l'œil, est juché sur le tableau comme il le serait sur le rebord d'une fenêtre ou d'une palissade. La « peinture-installation » crée un dialogue entre brutalité et délicatesse, habileté et maladresse, éclaboussures et maîtrise du geste, figuration et abstraction, réalité et représentation dans une harmonie colorée.



Francisco Tropa

SALLE 7

Né en 1968 à Lisbonne. Vit et travaille à Lisbonne.

Penas, 2012.

Impressions jet d'encre sur papier Fine Art, 20 éléments,
70 x 50 cm l'ensemble.

Acquisition 2016.

Francisco Tropa développe un univers aussi complexe que fascinant associant différents médias : sculptures, peintures, dessins, photographies, projections d'images, performances et multiplie les références à la littérature, l'histoire de l'art, la science. À travers la série *Penas*, Francisco Tropa explore l'infiniment petit. Des plumes de différentes espèces d'oiseaux sont projetées et agrandies au moyen d'un rétroprojecteur puis photographiées. La technique utilisée évoque davantage des aquarelles que des photographies et le rétro-éclairage crée un effet de chiaroscuro (clair-obscur) qui donne de la profondeur et de la texture à l'ensemble des images. Les photographies révèlent ainsi une multitude de détails, à la manière d'une observation au microscope qui change notre perception de l'objet représenté et tendent vers l'abstraction. Une grande sensualité se dégage de l'ensemble, par le mouvement que l'on peut ressentir et les textures qui affleurent à la surface, soyeuse et duveteuse.



Stéphane Sautour

Né en 1968 à Saint-Denis. Vit et travaille à Paris.

Räjähdys, 2010.

Charbon sur papier marouflé, diptyque 190 x 260 cm et 190 x 80 cm.

Dépôt du Centre national des arts plastiques, Paris.

Stéphane Sautour s'intéresse aux rapports de l'homme à l'univers, à son environnement intellectuel, technologique et scientifique. *Räjähdys* a été réalisé pour l'exposition « Géographies du dessin » présentée au printemps 2010 au Mrac. Stéphane Sautour prélève dans un fonds constitué d'images scientifiques un impact de poussières de comètes vu à travers un microscope et photographié en laboratoire. Les images récupérées sur Internet sont de mauvaise qualité, ce qui génère une ambiguïté entre microscopique et macroscopique, sentiment accentué par la réalisation hyperréaliste du dessin, quasi photographique. Le dessin au charbon donne une précision et une matérialité encourageant le spectateur à s'approcher au plus près de ce qui est une observation de l'infiniment petit.



Stéphanie Majoral

Née en 1966 à Montpellier. Vit et travaille à Marseille.

Fenêtre #2, 2014.

Crayon de couleur sur papier lavis Vinci, 118,5 x 80,7 x 5 cm.

Acquisition 2016.

« *Fenêtre* [...], par son titre, dit ce que montre l'image. [...] Ces carreaux semblent construire a posteriori [...] l'espace visuel familier d'une fenêtre, perturbé par une importante pixellisation de l'image-source photographique réalisée par l'artiste. Cependant, si l'impression que l'image donne d'elle à distance semble être numérique du fait de cet agrandissement des pixels, le trouble à l'égard de cette image augmente à mesure que l'on s'en approche, du fait que celle-ci se révèle être un dessin colorié par aplats de couleurs mélangées et superposées, résultat d'une exécution graphique quasi picturale, lente, précise et illusionniste, qui dispute son efficacité aux procédés rapides de reproduction technologique. [...] Représentée depuis un espace intérieur plongé dans l'obscurité, cette fenêtre allusive profite par ailleurs dans son apparition du contraste avec un champ extérieur lumineux, provoquant une réception de cette image en clair-obscur. Si ce parti pris participe au mécanisme de reconnaissance du sujet, il contribue par ailleurs à installer un cadre dans le cadre, autrement dit un tableau dans le tableau, et en d'autres termes, à redoubler le système visuel en tant que construction artificielle [...]. »
(Mickaël Roy)



Horaires

Ouvert du mardi au vendredi 10-18h, et le week-end 13-18h. Fermé les jours fériés.

Musée régional d'art contemporain Occitanie / Pyrénées-Méditerranée

146 avenue de la plage BP4
34 410 Sérignan, France
+33 4 67 32 33 05

Tarifs

5 €, normal / 3 €, réduit.

Modes de paiement acceptés

Carte bleue, espèces et chèques.

Réduction : Groupe de plus de 10 personnes, étudiants, membres de la Maison des artistes, seniors titulaires du minimum vieillesse.

Gratuité : Sur présentation d'un justificatif; étudiants et professeurs art et architecture, moins de 18 ans, journalistes, demandeurs d'emploi, bénéficiaires de minima sociaux, bénéficiaires de l'allocation aux adultes en situation de handicap, membres Icom et Icomos, personnels de la culture, personnels du Conseil régional Occitanie / Pyrénées-Méditerranée.

Accès

En voiture, sur l'A9, prendre sortie Béziers-centre ou Béziers-ouest puis suivre Valras / Sérignan puis, centre administratif et culturel.

Parking gratuit.

En transports en commun, TER ou TGV arrêt Béziers. À la gare, bus N° 16, dir. Valras, arrêt Promenade à Sérignan.

Retrouvez le Mrac en ligne

mrac.languedocroussillon.fr
Facebook, Twitter et Instagram : @mracserignan

Le service éducatif du Mrac

Par la richesse de ses collections et la diversité des expositions temporaires, le Musée régional d'art contemporain Occitanie / Pyrénées-Méditerranée à Sérignan est un partenaire éducatif privilégié de l'école maternelle à l'Université.

Le musée et les établissements scolaires

Le service éducatif propose des activités qui s'articulent autour de trois axes :

- l'accueil des groupes scolaires
- l'élaboration d'outils pédagogiques
- la mise en place d'animations ponctuelles à destination des élèves (ateliers de pratique artistique) et des enseignants (formation)

Les dossiers pédagogiques

Un dossier sur chaque exposition ainsi que sur les œuvres de la collection peut être envoyé sur demande à l'enseignant.

La visite enseignants

Visite gratuite sur rendez-vous dans le cadre d'un projet. Permanence de Laure Heinen et Jérôme Vaspard, enseignants en arts plastiques les jeudis matin.

L'aide aux projets

Aide à la mise en œuvre de projets d'écoles et d'établissements (classes à PAC, formations enseignants, classes culturelles, TAP, Territoires de l'art contemporain, résidence ou intervention d'artiste).

La visite dialoguée

Visite dialoguée de l'exposition temporaire ou de la collection pour permettre aux élèves de progresser dans l'analyse sensible d'une œuvre d'art et de replacer l'œuvre de l'artiste dans un mouvement ou dans le contexte général de l'histoire de l'art.

35 € / classe (30 élèves maximum)

La visite-atelier

Visite découverte pour apprendre à regarder des œuvres d'art contemporain, suivie d'un atelier d'expérimentation plastique permettant de mettre en œuvre les notions abordées.

50 € / classe (30 élèves maximum)

Contact

Anaïs Bonnel, chargée du service éducatif
anaïs.bonnel@regionlrmp.fr



Le Musée régional d'art contemporain, établissement de la Région Occitanie / Pyrénées-Méditerranée, reçoit le soutien du Ministère de la Culture et de la Communication, Préfecture de la Région Occitanie / Direction régionale des Affaires Culturelles Occitanie.